

Jean-Baptiste Humbert, l'archéologie au service de la Parole

Jean-Baptiste HUMBERT est né à Mâcon en 1940. Il est dominicain et dirige le laboratoire d'archéologie de l'École biblique et archéologique de Jérusalem, qu'il a intégrée en 1973, après des études de philosophie médiévale et de théologie aux Facultés du Saulchoir. Il a effectué de nombreuses missions archéologiques au Proche Orient : Tell Keisan (Israël près de Saint-Jean-d'Acre), Suse (Iran), Khirbet es-Samra (Jordanie), Mafraq (Jordanie), la Citadelle d'Amman (Jordanie), Gaza (Palestine)...

L & V: L'archéologie est votre passion. Peut-être s'inscrit-elle aussi dans votre vocation de prêcheur...

Jean-Baptiste Humbert: La formulation n'est pas bonne. Passion, vocation ? La première ne peut exclure la seconde. J'ai aimé un métier qui exige beaucoup et j'ai peiné à la tâche pendant 35 ans. L'archéologie m'est passionnante, sans être une passion. La question sous-entend que l'archéologue aurait pris le pas sur le religieux que je suis. La question ne se pose même pas. D'abord la religion, dans les deux sens du terme, est ma vie ! L'archéologie est la tâche qu'on m'a confiée, et j'ai à cœur de m'en acquitter. Parce qu'ici, l'archéologie achoppe sur les religions à tort et à travers, qu'elle foule le sacré presque à chaque pas, et que les pays de la Bible (il y en a plusieurs) recouvrent le Proche-Orient, je ne sors guère de l'orbite religieuse. Je ne suis pas un ouvrier à la chaîne, où l'on ne saurait pas qui je suis.

Ensuite, je ne suis pas non plus un homme de cabinet. Dans le frère prêcheur, il y a toujours un moine qui sommeille ; mais

qu'on le laisse dormir : il n'est pas appelé à cela. Sa vocation est de marcher à la frange du monde où l'homme perd ses marques. Je reformule à la moderne le cri de Dominique : « Que vont devenir ceux qui se perdent ? » Et je me glisse dans son vœu de rencontrer les Sarrasins. Je suis un voyageur et un habitant de la steppe et mon église est chez les Sarrasins.

L & V : L'archéologie n'est pourtant pas d'emblée un projet dominicain...

J-B. H. : Mais si, bien sûr ! Dominique n'a pas, loin s'en faut, opposé foi et connaissance. Il ne pouvait prévoir qu'Albert le Grand serait un maître naturaliste, et une archéologie qui fraye avec la Bible l'aurait enthousiasmé. D'ailleurs je ne suis pas le seul archéologue dominicain¹. Archéologie et Bible : peut-on rêver plus beau chemin pour savoir en quoi s'enracine la Parole de Dieu ?

Au Saulchoir², je ne me voyais pas archéologue. J'avais l'intuition que je naviguerais plutôt dans les eaux de la liturgie et de l'art sacré. J'avais lu Dalmais³ et dévoré les *Cahiers de l'Art Sacré* des nuits entières. Il me semblait que Couturier⁴ avait ouvert une voie, le champ était enthousiasmant, et j'étais sûr que l'on ne reviendrait jamais en arrière. J'y voyais une réconciliation de l'homme avec les matériaux, terre, pierre, eau, métal, feu. Je croyais qu'on allait recréer les symboles, retrouver l'anfractuosité d'où jaillit le sacré, reformuler la liturgie. J'ai l'impression que Couturier a échoué. Le pâteux et le pieux l'ont emporté. Mon goût pour les « matériaux » m'a mené ailleurs, et c'est tant mieux.

L & V : Cependant, on ne devient pas archéologue à Jérusalem du jour au lendemain. Par quel cheminement y êtes-vous arrivé ?

J-B. H. : Je n'ai pas pris la meilleure voie. Je suis autodidacte et c'est un défaut. J'avais des prédispositions : je suis un manuel. J'aime les objets, j'aurais été un bon brocanteur. J'aime la pierre, j'aurais été un bon maçon. Je n'ai pas grandi dans la grand'ville, j'ai grandi dans la nature, j'ai couru les bois, et rien

1. Paul Lawlor de la province d'Irlande a fait de l'archéologie chrétienne à Rome avant de repartir pour Téhéran. Juan Fernandez Tresguerres de la province d'Espagne, professeur d'archéologie à l'Université d'Oviedo, a investi avec moi sur des chantiers jordaniens. Un jeune dominicain italien, Ricardo Lufrani, vient d'être assigné à l'École et il n'est pas insensible à l'archéologie. Un étudiant argentin termine à Rome des études paléochrétiennes. Je sais que d'autres jeunes frères seraient tentés...

2. Le Saulchoir est le nom de l'abbaye cistercienne en Belgique où vint se réfugier le couvent d'études des dominicains à la suite des expulsions de 1903. En 1939, la situation permet à la communauté de s'installer à Étiolles, en gardant le nom du Saulchoir, connu alors par le manifeste pour la rénovation des études théologiques du Père CHENU, *Une école de théologie : le Saulchoir*, qui circula à partir de 1937, mais fut condamné en 1942 par le Saint-Office. Depuis les années 70, le Saulchoir désigne la bibliothèque dominicaine de la rue Glacière, à Paris, près du couvent Saint-Jacques (NdIR).

3. Le Père Irénée-Henri DALMAIS (1914-2006, dominicain) était spécialiste de l'Orient chrétien. Très engagé dans le mouvement œcuménique (Istina, Saint-Serge, Cimadé, Groupe des Dombes), il fut maître de conférences à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, et professeur de liturgie orientale à l'Institut supérieur de liturgie (1956-1984) (NdIR).

4. Le Père Marie-Alain COUTURIER, o.p. a fondé avec le père REGAMEY o.p. la revue *Chroniques d'Art sacré* dans les années 50. Pour lui, « tout art véritable est sacré ». Sous son impulsion

verront notamment le jour la chapelle de Vence (œuvre de Matisse) et la chapelle de Ronchamp (œuvre de Le Corbusier) (NdlR).

ne m'a fasciné comme les cavernes. J'y ai grillé ma jeunesse. La bouche de la caverne est une limite au-delà de laquelle cesse tout mouvement, la nuit y est immobile, le silence y est absolu. C'est un monde hostile, hors de la vie, donc un monde de mort. L'expérience fut une mystique embryonnaire, enfantine.

Ma fascination s'est affinée plus tard avec la découverte des grottes ornées, préhistoriques. Le sacré y est d'emblée perceptible à l'état brut. Sont-ce des sanctuaires, des espaces morts où l'on aurait frôlé un au-delà déjà pressenti, un lieu d'incantation pour se concilier la vie, la fécondité des femmes et des animaux ? On aperçoit l'humanité en marche dans un interminable cheminement, dans un mûrissement inéluctable cependant haché d'hésitations. Ce tâtonnement est déjà sujet de théologie. Quel peut donc être le dessein de Dieu dans cette élaboration de la pensée humaine pendant mille siècles ? Je suis convaincu que l'homme préhistorique porte une partie de la réponse à la question « Qui sommes-nous ? Et qu'est-ce que l'homme, enfin ? » J'avais l'archéologie dans la tête.

J'ai voulu savoir mieux le contenu de la question. Étudiant au Saulchoir, j'ai suivi les cours de l'Institut de Paléontologie humaine, à Paris. Le frère Jossua⁵, recteur à l'époque et qui veillait au grain, m'a dit un beau soir que tout ça était intéressant, mais ne cadrerait pas avec les perspectives de la province, qu'il fallait rectifier le tir. Il m'a appris l'existence de l'École biblique, belle institution dominicaine à Jérusalem dont j'ignorais l'existence, où l'archéologie était de mise, et il m'a dit que ce serait bien d'y faire un tour. On m'y a envoyé pour un an. J'y suis resté. Le frère Jean Prignaud, trop tôt contraint de quitter Jérusalem pour des raisons de santé, y a été mon seul maître, sans peut-être qu'il l'ait su. J'ai bu ses paroles comme on suivait le maître arpentant le portique. Son grand souci était la méthode. J'ai passé trente-cinq ans à essayer de la mettre en pratique.

5. Jean-Pierre JOSSUA est dominicain. Il est l'auteur de nombreux livres sur l'expérience chrétienne et le problème de la théodicée (NdlR).

L & V : En 1920, l'École Pratique d'Études Bibliques devient l'École Biblique et Archéologique Française... Que représente cette adjonction de l'archéologique au biblique ?

J-B. H. : Une consécration. Dans le marchandage qui a suivi la Grande Guerre, la France avait cru hériter de la Palestine qui s'est évidemment retrouvée dans le panier anglais. Pour contre-

carrer l'influence britannique, les institutions françaises ont été favorisées en Terre sainte. L'École biblique en a profité. En trente ans, elle avait acquis un prestige d'orientalisme qui n'était pas usurpé. Le fondateur, le Père Lagrange⁶, avait eu l'intuition forte qu'on pouvait lire la Bible partout dans le monde mais que si on voulait mieux la comprendre, il fallait la lire avec les lunettes de l'Orient, son terreau, son creuset, son berceau. Son slogan ? « Le document et le monument ». Il avait décidé de vivre la Bible dans sa géographie, de la replacer dans son histoire, de lui restaurer sa tunique et ses mœurs orientales. Lagrange, excellent bibliste, était aussi un orientaliste compétent.

Les jeunes disciples qu'il a formés et gardés autour de lui ont voyagé sans cesse, ont fait de l'épigraphie, de l'architecture, ont étudié les mœurs des bédouins, l'histoire locale, ont fait de l'archéologie. Vincent passe pour un des fondateurs de l'archéologie palestinienne, Jaussen aura été un précurseur de l'ethnologie sociale, Savignac⁷ était un épigraphiste renommé dans le sémitique. Lagrange a traversé le Sinaï à cheval et, le premier, a copié dans des conditions difficiles, les grands textes de Pétra. À l'École, en 1905, Vincent Scheil avait déchiffré le code d'Hammourabi.

En reconnaissance de ces brillants travaux, la France accorda en 1920 l'étiquette « française ». L'intuition de Lagrange avait visé juste : Bible et Orient. Partout dans le monde, il y a des institutions qui mènent des recherches bibliques, parfois mieux que nous, mais elles sont sous cloche de verre. La Terre sainte offre une paire de jumelles, une loupe pour regarder le Texte dans son jaillissement. On fera la différence entre le rosier planté en pleine terre et la rose coupée dans un vase. Le Texte n'est pas mort, il vit. À condition de ne pas s'enfermer dans Jérusalem, la Bible est une vaste toile aux franges dispersées.

L & V : Plutôt que de parler d'« archéologie biblique », vous préférez parler d'archéologie palestinienne ou syro-palestinienne. Ce changement de qualificatifs recouvre-t-il une option laïque ?

J-B. H. : L'archéologie « biblique » est une discipline protestante et typiquement américaine. En fait, confessionnelle. À

6. Le Père Marie-Joseph LAGRANGE, ^{o.p.} (1855-1938) a fondé l'École Pratique d'Études bibliques à Jérusalem en 1890, qui fut reconnue en 1920 comme école archéologique nationale française par l'Académie des inscriptions et des belles lettres. Il fut l'un des pionniers de l'exégèse historico-critique, à un moment où cette méthode d'interprétation des Écritures paraissait trop novatrice, trop subversive pour être acceptée volontiers par les autorités de l'Église romaine, qui l'obligèrent à abandonner ses travaux sur l'Ancien Testament (Ndir).

7. Antonin JAUSSEN (1871 – 1962) est arrivé en 1890 à Jérusalem. Raphaël SAVIGNAC (1874 – 1951) y est arrivé en 1893. Jaussen a 19 ans; Savignac a 18 ans et demi. Avec VINCENT et ABEL (arrivés en 1891 et 1897), puis DHORME (en 1899), ils seront les jeunes piliers de l'École biblique (Ndir).

l'origine, elle fut une activité née dans les paroisses protestantes qui voulurent défendre la vérité historique de leur Livre. Vérité, Histoire ? L'archéologie biblique a été forgée pour en être l'arbitre. Cette archéologie-là est née dans les sacristies d'Angleterre et de Boston et n'en est guère sortie. Elle n'a guère dépassé la barrière de l'illustration. Les fidèles ont besoin d'un support affectif et olfactif, somme toute légitime. Sentimentale, elle peut prendre l'allure d'un exercice de piété. En tout cas, elle manque son but. Elle repose sur une méprise où le monde latin est peu tombé puisque, depuis le Concile de Trente, le monde catholique lisait peu la Bible. Les protestants, oui. Ils y cherchaient une éthique sociale et même civique, et exigeaient que la Bible soit vraie, absolument, une garantie du divin.

Mais qu'est-ce que la vérité dans la Bible ? Une vérité que les sacristies anglaises exigeaient brodée dans le tissu des histoires racontées ? Le conflit entre vérité et histoire était inévitable. En France, la crise moderniste en fut un contrecoup et le Père Lagrange a fondé l'École biblique comme une solution possible à la crise. La vérité au sens chrétien passe par le crible du mystère de l'incarnation. Dieu qui se révèle aussi s'incarne. L'usage de la Bible implique qu'on l'actualise : la leçon est pour moi qui la lis : grâce au mystère de l'incarnation, ma lecture est fonction du monde d'aujourd'hui. Même si l'« événement historique » a perdu son pouvoir, ô paradoxe !, la vérité de la Bible surgit dans la lecture et épouse les variations de nos sociétés et de notre époque.

L & V : On nous a répété que la Bible était une histoire. On nous l'a donnée comme une Histoire Sainte. Les pages d'histoire malmenées par l'archéologie ne seraient donc que des prétextes ?

J-B. H. : L'archéologie tient souvent un discours dérangeant, on pourrait presque dire dans une autre langue. La provocation est féconde car elle oblige à tenir compte de ce qui précède le Texte. On peut faire le jeu de mot : pré-texte, qui devance le texte et c'est vrai. Oui, l'archéologie biblique peut être abordée comme un prétexte. Il vaudrait mieux dire qu'elle est un argument, un tremplin, en double face ou en double saut. La Bible a d'abord été vécue, puis décrite, et plusieurs siècles peuvent séparer les

deux étapes. Les événements rapportés sont le résultat d'un tri soigné et furent des choix que les écrivains sacrés ont, à bon escient, tirés d'un coffre d'archives. Les événements sont des actions qui, aussitôt achevées, se sont évanouies. N'en reste qu'une marque, une empreinte, un souvenir. Ils ne sont pas dictés par Dieu comme des bornes nécessaires.

On peut accepter que Dieu permet l'histoire, et il faut accepter que ce sont les hommes qui ont identifié et interprété les signes. La Bible est le fruit que les hommes en ont cueilli. Dieu ne dicte rien et pourtant le prophète l'entend et crie. Les hommes vivent et écrivent leur expérience de Dieu. La vérité ne peut pas être le résultat d'une compilation philosophico-théologique, un œuf pondu en forme de cerveau si génial soit-il. Elle ne serait alors qu'une enveloppe, au mieux un écrin. La vérité échappe au concept qui la fossilise. Elle ne prend sa forme que vécue, ré-engendrée. Elle n'est probablement qu'une expérience. Là est la leçon de tous les mystiques.

La Bible n'est pas une chronique, celle de témoins de ce qui se serait passé, qui auraient pris des notes. Elle est d'abord une théologie, une théologie historicisée, brassée dans un bain d'idéologie politique et sociale. Elle demeure très humaine et n'est pas un marbre aux arêtes impeccables, tombé du ciel. Le « trop humain » est réconfort et consolation. L'Ancien Testament est une histoire de démission et de sang mais d'amour aussi, et sublime. Et l'on a pu l'appeler une Histoire sainte.

L & V : Quelle est la fonction de l'archéologie ? Oblige-t-elle à un changement de paradigme ?

J-B. H. : L'archéologie est aussi tremplin sans qu'elle puisse renvoyer à l'événement, hors d'atteinte. Au contraire, elle fait l'inventaire du milieu de l'auteur sacré. Il vaut mieux distinguer entre la basilique Saint-Pierre de Rome et le pauvre pêcheur galiléen qui est couché dessous. Le changement de paradigme serait là : l'archéologie regarde le pays et la société qui ont donné sens à l'événement, et non l'événement lui-même. On se tromperait d'époque. Plonger Abraham dans la Mésopotamie du Bronze moyen revient à faire boire un bourgogne avec une étiquette de bordeaux.

8. *La Bible dévoilée* (*The Bible Unearthed*), sous-titré *Les nouvelles révélations de l'archéologie*, est un ouvrage de synthèse d'Israël FINKELSTEIN (Directeur de l'Institut d'Archéologie de l'université de Tel-Aviv) et Neil Asher SILBERMAN, paru en anglais en 2001, qui présente le résultat des recherches archéologiques faites autour des événements rapportés par la Bible. Le titre français n'est pas fidèle puisque *La Bible dévoilée* étudie en fait ce que l'archéologie a « unearthed », c'est-à-dire « tiré de terre », en relation avec le récit biblique, et non le texte biblique lui-même, qui n'est que brièvement rap-pelé (NdIR).

Le Jésus historique est une obsession d'aujourd'hui et d'autant plus énervée qu'il est inatteignable. Une archéologie de la tombe du Christ ne ressortirait pas de l'archéologie romaine mais de l'archéologie byzantine : Constantin a inventé le Tombeau et a sacralisé le rocher. La foi a fait le reste. Reprocherait-on à l'archéologie de réimposer l'homme à la place d'une image en papier ? L'archéologie est un bienfait, elle humanise le lecteur que je suis.

L & V : L'archéologie conduit à une vision décalée, parfois relativiste de la Bible. Pensons à l'effet médiatique de *La Bible dévoilée*⁸. La thèse d'Israël Finkelstein n'est pourtant pas radicale.

J-B. H. : Si relativiste veut dire réductrice, l'archéologie est un désastre, et c'est le contraire qu'il faut croire, puisqu'elle humanise. On peut s'attendrir sur une photographie du mariage de ses parents disparus. On peut aussi mener l'enquête pour savoir comment ils se sont rencontrés et les événements complexes et inattendus entre les familles qui ont abouti à leur union. Pas les dessous de l'histoire, mais le pourquoi de l'histoire.

Un archéologue, I. Finkelstein, a lancé dans le grand public ce qui était resté scientifique, donc plutôt confidentiel. Il s'est taillé un beau succès de librairie. Il a touché le cœur du sujet et le succès démontre, à l'évidence, l'attente du grand public. Pour les gens du sérail, il enfonçait une porte ouverte. Il a lu les bons auteurs qui depuis un siècle tentent de lire la Bible en écartant ce qu'elle contient de théologie et il a pesé ce qui restait d'une histoire vue comme dans un rétroviseur. On retrouve ici le pourquoi de l'histoire. Il était libre de le faire et je pense que notre temps doit le faire.

L'archéologie n'est pas un virus agressif mais un berceau pour y bercer la Bible. Elle est le contexte regardé dans le rétroviseur. Elle oblige à revenir aux choses, à les toucher et à susciter l'homme entre les lignes. Elle a heureusement cessé depuis quelque temps d'être une course au trésor, pourvoyeuse de vitrines. Derrière la vieille poterie se cache le geste qui l'a fabriquée, et au bout du geste il y a l'artisan. Le but de l'archéologie est l'homme. L'homme qui a tourné le vase dans l'argile, qui l'a cuit, qui l'a vendu, qui y a versé son huile, qui, maladroit, l'a cassé, est aussi l'homme qui a tiré la Bible de millions de gestes, comme on tire

le jus d'une grappe. L'archéologue fouille sa maison, retrouve dans la cour son foyer pour cuire la soupe, et la place de la natte où il dormait à même le sol. Il aurait pu y accueillir un prophète, Osée ou Isaïe, ou y cacher David en fuite. Tout y est modeste. On apprend alors à changer de film. Foin d'un David roi comme un saint Louis, mais un homme rude sous la peau d'un mouton et tenant sa crosse de bois. L'Israël et la Judée du VIII^e s. n'ont été que des tiers-mondes dans l'ombre d'une Égypte et d'une Assyrie au plus haut degré de la civilisation.

À Gaza, je fouille en ce moment un quartier aristocratique qui manifeste la fascination des gens de l'époque et du cru pour la vie à la grecque. On touche, on brosse ce qui exactement a brûlé le cœur des Judéens et on entre dans la révolte de Judas Maccabée. Les franciscains qui ont travaillé à Capharnaüm ont dégagé un hameau aux pauvres maisons, sans étage, qui ont les pieds dans l'eau. Le Jésus de l'histoire, ressuscité qui, sur la plage à un jet de pierre, offre ses poissons grillés, enfin trouve, re-trouve son cadre. Le Jésus de l'histoire est parti de là avec ses pêcheurs nu-pieds pour monter à Jérusalem où il a vu le Temple autour duquel aujourd'hui les archéologues juifs bourdonnent comme des abeilles à mesurer, fébriles, les blocs cyclopéens assemblés comme de la marqueterie. L'édifice s'était projeté comme une insulte de mégalomane que Jésus a effacée d'un mot.

L'archéologie, c'est ça : restituer l'absence et l'absent, le cadre de celui qui est parti, ça n'a rien d'une toile peinte, c'est du vrai : venez, on peut toucher.

L & V: Au fond, l'inquiétude des croyants devant chaque découverte archéologique n'est pas nouvelle. Mais la foi est-elle vraiment remise en cause par ces découvertes ?

J-B. H.: Une foi qui vacillerait pour si peu serait une foi en images d'Épinal. Je ne vois pas que l'archéologie contredise la foi. Il faut être sans inquiétude, et regarder comment la Bible s'articule. Son contenu se déroule en trois étapes, trois hommes : l'écrivain sacré, le fidèle lecteur, et Dieu dans sa Parole humaine. Les trois temps pourtant inséparables ont leur propre mode de fonctionnement.

Prenons un exemple dans un autre domaine, tiens, Mozart !

Premier temps, le musicien. On pourrait faire l'archéologie de Mozart, on pourrait retrouver sa maison, son lit, ses souliers, son chapeau, son bureau, son papier et son encrier. On apprendrait que son encre venait de Prague, son lit de Venise et son chapeau de Paris. Que son jardin derrière la maison est devenu une cour d'école maternelle. C'est ça, l'archéologie !

Deuxième temps, le lecteur, par exemple un mélomane parisien, fana de Mozart et qui collectionne les enregistrements ; il a sur sa table de nuit un petit buste mal peint et mièvre acheté aux puces, le Kochel sur son étagère avec trois biographies différentes ; il va au festival de Salzbourg. Mais de ce qu'il entend, qu'est-ce qu'il comprend ? Il se dispute avec son voisin du concert à propos de l'interprétation. Entre lui et Mozart reste un pont de cordes suspendu, difficile à franchir.

Troisième temps enfin, il y a le message. Prenons le *Requiem* pour faire simple. Le jeune Viennois est mourant ; dans la partition qu'il sait la dernière, il veut crier ce qui lui reste, rassembler en deux pages tout ce qu'il n'écrira pas et qu'il a vu et entendu. Tout ce qu'il a pressenti. Étonnante mutation du sensible. Je vois la musique tout en lignes verticales sans haut ni bas, rouges et noires, elles vrillent et s'effacent dans du bleu (là, je suis encore le lecteur). La musique est message. Les sons grimpent tant qu'on a du mal à suivre. Mozart dit ; et qu'a-t-il voulu dire ? On écoute et l'on cherche à comprendre une Voix qui s'estompe et revient : la vie dont l'approche de la mort avive la jubilation, le bord du vide, l'au-delà comme un espace sans images, Dieu je voudrais, en tout cas la miséricorde ?

La Parole de la Bible est une trame dans cette étoffe-là, qu'il faut vivre et habiter, et toute l'archéologie de Salzbourg, l'encre et le chapeau, ne pourra rien contre elle.

L & V : Vous travaillez sur le dossier Qumrân. Que révèle-t-il sur le judaïsme du temps de Jésus ? Quel regard porte le scientifique sur la fascination qu'exerce Qumrân aujourd'hui et sur son exploitation commerciale ?

J-B. H. : Oh ! Vous savez, je n'ai pas choisi de travailler sur Qumrân, on me l'a imposé. Et encore, je ne suis concerné que par

l'archéologie du site. Quand on parle Qumrân, les gens ont parchemins en tête. Je me suis cependant pris au jeu. Les ennuis ont commencé quand je n'ai plus accepté la belle histoire, le berger, la chèvre et la grotte, le caillou qui casse une jarre remplie de manuscrits vieux de 2000 ans. Le plus grave fut quand j'ai été convaincu que de Vaux⁹, le célèbre fouilleur, s'était trompé dans son interprétation qui était tenue pour géniale et inattaquable. Je l'ai publié¹⁰ et l'on m'a pris pour un iconoclaste, ou mieux, pour un idiot.

Qumrân est considéré comme un bloc de granit, un héritage sacré, quasi phosphorescent, qui attire légitimement les savants mais encore les admirateurs du Da Vinci Code, les charlatans, les chercheurs de trésors, les romanciers de gare, les mystiques, les télévisions, les illuminés, et les amateurs d'archéologie qui, croyant savoir, y vont de leur couplet. Je ne parlerai pas des hordes en bermuda et chapeau Texan qui viennent tomber à genoux comme on s'incline à Lourdes. Et comme au Mont Saint-Michel, le sacré y est traité en juteuse entreprise commerciale.

Il y a le pèlerin de bonne foi qu'on mène entre le jus d'orange de Jéricho et la scabreuse émotion de Massada. Par chance, le paysage est sublime : la falaise est jaune, la mer turquoise et les Monts de Moab en rose indien. En revanche, les vestiges archéologiques sont décevants et moches. Les guides avec ou sans casquette vous distillent le mystère et le sacré qui saisissent sous le porche d'un sanctuaire. Pensez donc : des proto-moines juifs vêtus de lin blanc, silencieux sans le sou, célibataires heureusement, qui se purifiaient dans les eaux lustrales des bassins et consacraient le pain et le vin.

C'est vrai que les anciens textes grecs ont décrit l'essénien avec cette auréole. L'exotisme religieux est à la mode. Le Français pense à la Grande Chartreuse. On apprend que tout ça a été massacré par les Romains, l'émotion redouble, et l'on évoque le *Dialogue des Carmélites*. On offre Qumrân comme un pastiche. Nous ne sommes pas loin du péplum américain : le film que l'on montre en arrivant sur le site pour nous mettre en condition, est à rire aux larmes. Et quand je suggère que Qumrân dut être tout autre chose, on me regarde tel un maoïste chinois, égaré dans une procession.

Vous allez m'accuser de cultiver le paradoxe puisque, malgré tout, je fais de Qumrân un lieu saint, même s'il n'est pas celui

9. Roland de VAUX (1903-1971), de l'École biblique et archéologique française, était à la fois exégète de l'Ancien Testament et archéologue de terrain. Il a notamment écrit sur les *Institutions de l'Ancien Testament* (Cerf, 1960) (NdIR).

10. Voir notamment J-B. HUMBERT et E. VILLENEUVE, "*L'affaire Qumrân*", Gallimard, coll. "Découvertes", 2007 (NdIR).

qu'on montre. Pas de communauté néo-médiévale, pas de bibliothèque, mais un espace religieux où les esséniens du pourtour de la mer Morte, séparés de Jérusalem, venaient prier en direction du Temple, célébrer la Pâque, offrir les prémices et enterrer leurs morts. Cependant, j'accepte volontiers que l'archéologie, celle des autres ou la mienne, n'infléchit en rien l'engouement populaire et convulsif pour Qumrân. Les ressorts du sacré sont irrationnels et toute la raison et la science n'ont sur eux aucune prise. Le mystère s'épaissit par attraction, de même que l'aimant attire la ferraille.

On y a introduit Jésus par une porte dérobée, en la compagnie de Jean-Baptiste dont on aurait, il y a peu, retrouvé le cercueil en zinc parmi les tombes. Un savant, allemand mais sérieux, a cru, dans un lambeau de texte, reconnaître un fragment d'évangile. De verser le christianisme primitif dans la bonbonne essénienne, il n'y a qu'un pas que d'aucuns brûlent de franchir.

Tout cela est rêverie. Il reste que l'archéologie du christianisme primitif en Terre Sainte est un dossier vide et que le Qumrân essénien comble le trou. On a échoué à identifier des signes chrétiens avant Constantin. En revanche, les cultures juives sont bien là. Alors, j'ai des visiteurs à qui, dans mon bureau, je montre un banal gobelet recueilli sur le site et qui, émus, le tiennent comme s'ils portaient la coupe de la Cène. Et finalement pourquoi pas ? Le Christ et Marie, les Apôtres étaient juifs, les esséniens aussi. Ils avaient en commun de ne pas aimer la religion de Jérusalem : les officiels, les pontifes, l'argent, la violence et le Temple. Le christianisme et le judaïsme d'aujourd'hui sont deux surgeons, deux jumeaux juifs, nés en même temps dans les décombres de la chute de 70. L'un s'est mieux répandu que l'autre.

L & V : Vos fouilles à Gaza ou à Amman et vos voyages vous ont rendu familier du monde arabe, iranien, turc... et vous ont mis en contact avec leurs manières de vivre. Peut-on parler de Jérusalem et de la Terre sainte sans se heurter à la prégnance des enjeux politiques ?

J-B. H. : J'ai cru épouser l'Orient. Je sais maintenant qu'une telle fusion est un fantasme d'occidental. D'abord, si j'ai été incapable d'apprendre l'arabe, j'ai appris que les structures men-

tales et culturelles étaient, entre nous, radicalement différentes. Le fait majeur de la culture arabe est la densité, je devrais dire la compacité, tel un grand cube de granit sans fissure. Du monde arabe, on ne fait que s'approcher à cause du poids de l'histoire peut-être. L'archéologue apprend que dans un pays où chaque pierre a son pesant de vie, quand on se balance de branche en branche dans 7000 ans d'une histoire qui enchante ou qui poisse, le Français moyen que je suis se trouve démuné. Le monde oriental qui est là, debout et fier, a vu déferler le judaïsme, le christianisme et l'islam, même si l'idolâtrie est encore partout. Ses ancêtres ont inventé les villes et l'écriture, ils ont consigné les mythes fondateurs, ils ont sculpté la religion au marteau et au burin. C'est eux qui ont dialogué avec Dieu. Ils ont écrit la Bible ligne par ligne, page par page. Européens, qui sommes-nous? D'où venons-nous?

L'Orient est en perpétuelle gestation, en proie à un ressassement douloureux et musclé. On rencontre ou on bute sur les trois monothéismes. Le judaïsme est pour nous celui des dossiers archéologiques, ou des confrontations avec un phénomène politique, moderne, occidental. Si le fait socioculturel israélien occupe dans les médias le devant de la scène, le judaïsme en Terre sainte n'est qu'une minorité religieuse, confinée dans un réduit tourné vers l'Atlantique. Si la tempête d'un islam politique se lève contre notre Occident, il faut accepter qu'elle n'a pas grand-chose à voir avec la religion de l'islam. Je n'ai guère travaillé qu'avec des musulmans et j'y ai appris la tolérance. Le judaïsme est pour moi un frère querelleur et l'islam un fils frondeur.

Nous sommes les invités des chrétientés d'Orient qui, prises dans l'étau des guerres, déclinent en nombre. Je les vois pourtant comme les racines les plus profondes du christianisme, avec encore dans les veines tout le tumulte dogmatique des conciles, une pratique de la liturgie divine que nous avons perdue, avec une foi populaire qui n'a pas encore évacué le sacré dans la vie quotidienne. L'onde des sœurs des Églises arabes militantes résonnent encore à nos oreilles. Les Arabes syriaques ont, avant l'an mil, semé le christianisme aux Indes, en Chine, chez les Ouighours nomades d'Asie centrale, pénétré l'Éthiopie.

L'Orient se peint dans le genre épique. Il jouit d'un dynamisme qui déplaît ou qui plaît, et suscite les passions ou la peur. Les

sursauts de la religion prendraient-ils leur source dans les faillites qu'elle affronte? Et malgré elles, les croyants des trois monothéismes sont ici victimes des politiques qui ne sont pas les leurs. Il est heureux que, si l'on croise la haine sur un trottoir, la justice marche sur le trottoir d'en face. J'ai dit qu'on n'épousait pas l'Orient, on reste au mieux le témoin de la mariée. Notre souhait serait de rester neutre, mais la neutralité n'existe pas. Alors penchons vers ceux seuls qui souffrent.

L & V : Justement, vivre à Jérusalem, c'est vivre au cœur de la mémoire blessée des juifs, et auprès de Palestiniens humiliés, au cœur de souffrances et de violences apparemment sans fin. Comment continuer à espérer, à croire, à prier ?

J-B. H. : Comment croire, prier dans un monde qui pratique le carnage comme un jogging matinal? Il ne faut pas prier pour conserver la foi, il faut prier pour augmenter la charité, Paul ne dit pas autrement. La foi n'est pas spécifique du chrétien, la charité, si! Je prie pour l'âme de chaque kamikaze parce qu'il est martyr et victime. Le monde marche dans la boue. Le juif porte peut-être en lui une histoire de déportation et de ténèbres. Si la plaie en 2008 est encore vive, il faut la panser à Berlin, en Europe, et pas à Jérusalem. Si l'Allemand qui a 20 ans aujourd'hui ne se sent plus coupable, le jeune juif du même âge n'est plus victime.

Notre devoir est de prier. La prière, la descente en soi qui flirte avec l'introspection n'est pas la meilleure. Le moi est tellement ennuyeux. La bonne prière est projection. Le patriarche latin de Jérusalem, Palestinien bon teint et engagé, ne cesse d'exhorter à prier pour les victimes de tout bord, toutes les victimes. L'injustice corrompt le bourreau et la victime. La rancune des uns avilit et la revanche des autres portent des fruits trop lourds. L'amour seul peut désamorcer la haine et sans amour il n'y a pas de justice.

Quand on s'efface sur le trottoir pour laisser passer dans la bousculade, les cris et les rafales, le plateau funéraire d'un enfant ou d'un « martyr », on voit le jeune visage blême et le corps maigre emmaillotté dans les drapeaux verts, on est ému d'une pitié viscérale et la prière, l'appel à la miséricorde, jaillit aussi comme

un coup de feu. Le sang sur la croix a coulé pour tout le monde et ceux qui prennent le glaive périront par le glaive.

L & V : À côté de votre métier d'archéologue, avez-vous encore l'occasion de « parler du Bon Dieu » ?

J-B. H. : Aurais-je une réputation de fonctionnaire, ou d'un défroqué de l'intérieur ? Il est vrai que j'ai a priori le réflexe d'être rétif à tout cléricisme. Lequel est un décor ou pis, un masque. J'ai accepté de vivre en Orient où les rivalités religieuses, qui sont ici à leur comble, poussent à fuir les poses pieuses, à se défaire des uniformes, des grigris, des cordons, des casquettes. Je n'ai pas la vocation d'un prédicateur de rue. Je ne vis pas drapé, il faut être le plus modeste qu'on peut, il faut se dépouiller, jeter les oripeaux, chercher le fond de l'âme qui est simple et nu.

Si Dieu se complaît en moi, alors Dieu parle malgré moi, du moins je voudrais l'espérer. Je ne pense pas que nous, chrétiens, soyons des chasseurs de papillons ou devons vendre Dieu comme un réparateur de parapluies sur la chaussée : on ne ferait que dans la pacotille. En revanche, il faut instruire, il faut guérir, il faut donner, défaire les chaînes. Santé et sainteté sont deux mots qui ont peut-être la même racine. À temps et à contretemps, il faut lâcher le mot qui dénoue, qui libère et c'est Dieu qui, en arrière, dénoue et libère, et lui seul rachète.

Il faut souffrir avec. Compassion. On le voudrait du moins. Je me revois assis par terre dans la mesure sinistre de pauvreté d'un village perdu du désert. Entre deux thés, on amène un enfant aux pieds en queue de poireau et le père me dit : « Fais qu'il marche ! ». Il attendait un recours médical et pourtant la page d'Évangile a surgi telle une gifle. Qui suis-je ? Un homme d'une stérilité accablante. Mes larmes n'ont pas guéri ses pieds. Le père a dit : « Que Dieu le bénisse ». J'ai répondu « Allah Karim », la formule musulmane pour : Dieu est miséricorde. Dieu demande que l'on porte la souffrance des autres et ce poids est prière.

Je répète que l'Orient est religieux par nature. Partout où je passe on me parle de Dieu. Alors je parle de Dieu, et rendons grâce.

Jean-Baptiste HUMBERT

→ Une grotte sur le site de Qumrân.



lumière & vie